

Silence de gare



Les bruits. Au début ce sont les bruits qui le frappent le plus. Ou plutôt le silence sur lequel se détachent les bruits comme des griffes sur la neige. A la gare, c'était une soupe sonore, lisse et continue, comme de la soupe de pois : raclements de pieds sur le carrelage, chuintement de voix, roulement de chariots, striée par les vibrations des trains qui tremblaient les vitres. Sans y prendre garde, on prenait l'habitude de parler haut ou de tendre l'oreille aux questions des gens : « Pour Morlaix, oui vous avez deux trains, le 16h42 avec changement à Rennes et le 17h45 direct avec un supplément ».

Ici, le silence de trois heures est étonnant. Dans le jardin d'un pavillon, de l'autre côté, quelqu'un taille une haie de troènes et les ciseaux font clac, clac. Jacquot soulève le rideau d'un doigt et regarde la rue comme les vieilles en province. La maison a une drôle d'odeur l'après-midi : ni celle du matin, ni celle du soir, ni celle du Dimanche : une odeur de salle d'attente. A 14h46, machinalement il tend l'oreille : c'est l'heure du train de Paris, les copains doivent courir sur le quai pour le courrier.

Trente ans, quand on y pense !

Il est entré au Chemin de fer à 16 ans, tout fier de travailler, de porter une casquette et d'avoir le droit de fumer. Et c'est seulement maintenant qu'il se rend compte qu'il ne s'est jamais assis sur une chaise pendant deux heures, dans le silence, pour regarder le paysage à travers les vitres.

Quand on a parlé du système **« mi-temps mari et femme »**, Jeanine a sauté dessus : « alors là il faut en profiter, **moi je veux reprendre mon travail et toi ça va te changer les idées de ralentir »**.

D'instinct il a senti qu'elle avait raison. Mais il n'avait pas pensé au silence. Souvent, à la gare, en remplissant des rapports marchandises, il rêvassait en dessinant à la plume sur des formulaires vierges des graffiti étranges. Il dessinait des vagues collées les unes aux autres comme celles qui s'enroulent dans la baie. Il regardait ses mains, serrant ses doigts les uns sur les autres comme pour entretenir un outil : on ne sait jamais un jour, ça pourrait servir...Il pensait à son pays d'enfance qui était là autour

de lui et qu'il n'avait même plus le temps de voir avec ses horaires bizarres.

« Si j'avais le temps »...

Il commençait la phrase et les images se bouscuaient aussitôt avec des morceaux de landes en quadrichromie, voilées de la pluie fine qu'il aimait. Il imaginait l'odeur des bateaux ou la sensation d'être perdu quand on est resté à la pêche des heures penché sur l'eau.

« Si j'avais le temps »..

Et puis, une chose l'autre, il était dérangé, il n'avait pas le temps de finir sa pensée.

Maintenant qu'il a le temps, il le regarde comme une bête curieuse, comme un réveil sans aiguille, une boussole sans repères.

Sur le moment, le temps vide ça fait un creux au ventre, comme en bateau quand on est suspendu en haut d'une vague. Il est comme un convalescent qui sortirait d'hôpital, la jambe encore plâtrée.

« Ma parole j'étais malade... ».

Il secoue la tête. Il pense à toutes les choses qu'il va pouvoir faire maintenant, toutes les choses qu'il aime, toute l'énergie qu'il sent dans ses mains pliées, dépliées et qu'il allait laisser se perdre. Comme s'il y avait une moitié de lui dans un carton qu'il avait failli oublier et qu'il devait ressortir patiemment.

« Va falloir que je réfléchisse par où commencer »...

Oui, il va falloir donner du temps au temps. Commencer par de petits cercles autour de la maison, puis les agrandir peu à peu. Par exemple aller voir le beau-frère qui est mareyeur. Puis Etienne son copain pêcheur. De toute façon, **il va « travailler la mer »**, c'est sûr. Depuis le temps qu'il en rêve !

« Faut attendre un peu »...

Oui, il faut attendre que les choses viennent d'elles-mêmes, que les idées vagues qui dormaient au fond de lui refassent surface et trouvent leur place.

Maintenant qu'il a le temps...

Il sursaute : à propos de temps, il est déjà quatre heures et demie !

Elle a dit : « Tu prendras Sophie à l'école à quatre heures et demie et de là tu passeras chez le boucher. J'ai commandé un pot au feu, tu le mettras à cinq heures, à feux doux ».

Le temps libre ça passe vite.